



Roy James Shakespeare/Getty Images

Les ados, la mort et leur smartphone

Les jeunes participent aux rituels de deuil traditionnels et en créent d'autres pour apprivoiser la perte d'un ami.

GENEVIÈVE COMBY
genevieve.comby@lematindimanche.ch

Que font les adolescents lorsqu'un des «leurs» meurt? La génération qui a grandi à l'ère digitale participe aux cérémonies d'adieu classiques mais traverse aussi l'épreuve du deuil à travers les outils numériques, comme l'explique le sociologue Martin Julier-Costes.

Comment les adolescents vivent-ils les rites funéraires «classiques»?

Ce sont des cérémonies très investies par les jeunes, quand on leur donne la possibilité de le faire, mais lors desquelles ils jouent un peu sur les codes. La mort d'un jeune est quelque chose d'anormal et cela peut se retrouver dans le rituel. Dans la mise en scène, avec des jeunes qui se mettent devant l'assemblée, à côté du cercueil pour s'associer symboliquement au destin du mort. L'époque est à la personnalisation des obsèques et, du coup, ceux qui vivent un deuil vont, par de petites choses, faire des gestes qui font sens pour eux, comme mettre des post-it ou écrire sur le cercueil, y déposer des objets personnels, une lettre, un fleur, un iPod avec une playlist, un téléphone portable.

Justement, les adolescents utilisent les outils numériques pour faire leur deuil...

Les jeunes générations traversent les épreuves de séparation avec le numérique, d'emblée. Pour ceux qui les utilisent, ces outils vont soutenir le processus de transformation de la relation avec la personne défunte, tragique mais imposée, puisqu'on se rend compte que deux jours auparavant on pouvait encore communiquer avec elle via un smartphone et que ce n'est plus possible. Ils sont nés avec le numérique et vivent cette épreuve à travers le prisme de la connexion et de la déconnexion.

Quelles sont ces pratiques funéraires reliées au numérique?



Sociologue, Martin Julier-Costes a notamment publié «Socio-anthropologie du deuil chez les jeunes. La mort d'un ami à l'ère du numérique», in Denis Jeffrey, Jocelyn Lachance et David Le Breton, Penser l'adolescence, Paris, PUF, 2016. DR

Il en existe beaucoup. On est actif sur le profil Facebook du défunt, on crée éventuellement un autre groupe Facebook pour commémorer la perte, on diffuse des vidéos hommages sur les plateformes en ligne.

Quels genres de messages les jeunes laissent-ils sur les réseaux?

Des messages d'expression du deuil assez classiques dans lesquels ils expriment leur tristesse, leur incompréhension, leurs condoléances. Ces messages s'adressent à la fois aux survivants - amis, parents proches - et, en même temps, au mort lui-même auquel certains s'adressent directement, par la diffusion d'une pensée, d'une musique. On ne dit pas n'importe quoi, puisqu'on se sait observé. Ceux qui ne veulent pas que leur message soit visible par les autres ont la solution d'utiliser la messagerie privée. Pas mal de jeunes adressent ce genre de message à leur ami décédé pendant un temps avant de s'arrêter. Pour certains, lorsqu'ils se rendent compte que ce sont les parents du défunt qui lisent leurs messages.

Certains prennent des selfies lors des funérailles!

L'histoire de la photographie montre que l'usage a existé de photographier le mort, pour s'associer à son destin ou pour associer le défunt à la famille. Que des jeunes prennent des photos avant ou pendant les funérailles, voire avec le défunt, ne fait que rendre visible l'idée que quelque chose d'important est en train de se passer pour eux. On a tendance à minimiser la portée symbolique du selfie, alors qu'il s'agit d'une mise en scène importante, qui a du sens.

Ça peut paraître indécent, non?

Oui, bien sûr. Mais il faut interroger ceux qui font ces actes-là. On comprend alors qu'il s'agit la plupart du temps de marques de respect, d'un hommage. C'est une manière de garder une trace d'un événement, d'une émotion.

Sagesse

Par Rosette Poletti

Le 30 octobre, ce sera la Journée des proches aidants. De multiples activités seront organisées en Suisse romande pour informer le public de l'importance de leur action et les soutenir

De tout temps, il y a eu des «proches aidants». On ne les appelait pas comme ça bien sûr, ils accomplissaient leur «mission» d'accompagnement parce que «c'était normal». Comme disait l'un d'entre eux en évoquant le soutien durant des années de sa fille lourdement handicapée: «Nous devons le faire! Nous l'avons fait! C'est tout!»

Les choses ont évolué, la structure des familles, des communautés a changé, la plupart des femmes travaillent à l'extérieur, l'intervention de l'État sous diverses formes (services de soins à domicile) et des associations diverses apportent aide et soutien aux proches aidants.

Mais qu'est-ce c'est, un proche aidant? Le canton de Genève, en 2012, le définit ainsi: «Une personne de l'entourage immédiat d'un individu dépendant d'assistance pour certaines activités de la vie quotidienne, qui, à titre non professionnel et informel, lui assure de façon régulière des services d'aide, de soins, de présence, de nature et d'intensité variées, destinés à compenser ses incapacités ou difficultés ou encore à assurer sa sécurité, le maintien de son identité et de son lien social. Il peut s'agir de membre de la famille, voisins ou amis. Cela ne concerne pas les formes organisées de bénévolat.»

Une dévotion extraordinaire

Au cours des décennies, nous avons reçu pour cette chronique des centaines de témoignages et de questions de proches aidants faisant part des difficultés et de la complexité de leur rôle, mais aussi de leur extraordinaire engagement. Les problèmes qu'ils évoquaient étaient souvent liés à la fatigue, au manque de sommeil, à la difficulté à communiquer, aux incompréhensions entre frères et sœurs qui prennent soin «ensemble» de parents devenus dépendants. Et, bien sûr, de problèmes financiers dus à l'incompréhension de certains employeurs. Certains mentionnaient le «deuil blanc», cette longue série de pertes, de renoncements à vivre quand on accompagne un proche atteint d'une maladie qui affecte la mémoire. Ne plus être reconnu par son conjoint, son père ou sa mère, le voir «s'effacer» peu à peu.

Pourtant, là aussi, nous avons reçu des témoignages admirables de proches aidants qui découvraient de nouvelles facettes d'un être aimé malade. Tel celui-ci: «J'ai découvert une partie inconnue de ma mère qui était plutôt distante dans ses relations: chaque fois que je m'approchais d'elle pour l'aider, elle me caressait la joue en m'appelant «ma chérie» avec une tendresse que je n'avais jamais perçue chez elle lorsqu'elle était en pleine santé.»

Aider les proches aidants

Il est très important que la société se mobilise pour les soutenir, offrir des aides financières, des aides pour les soins, des lieux d'accueil de jour ou de nuit pour les personnes dépendantes ainsi

À LIRE

«Les proches aidants», Martine Golay Ramel, et «Être proche aidant (C'est savoir danser sous la pluie au lieu d'attendre la fin de l'orage)», Rosette Poletti, les deux chez Jouvence. «Les aidants familiaux», Alain Blanc, PUG.

que des lieux de «répit» pour les proches aidants.

L'État, les institutions, les associations ne peuvent pas tout faire! Chacun peut porter plus d'attention - aux aidants comme aux aidés. Il est essentiel d'accepter ceux qui sont différents, qui souffrent d'un handicap quel qu'il soit. Qu'il s'agisse d'un individu «dément» que sa famille emmène au restaurant et qui se comporte d'une manière inattendue, ou d'une personne qui doit se déplacer en chaise roulante et faire avec des infrastructures pas toujours pensées pour elle.

L'attention à l'autre

Je me souviens d'un témoignage éloquent: «Mon fils est trisomique, il a 11 ans, il manifeste parfois des comportements peu compréhensibles pour les gens pas habitués. L'autre jour, dans un tram, nous étions assis en face d'une maman et de son fils de 6-7 ans. Elle se mit à expliquer à son garçonnet en désignant mon fils: «Tu vois ce qui va t'arriver si tu ne travailles pas bien à l'école.» Sur le moment, j'ai été tellement choquée que je suis restée muette. À la station suivante, la dame est descendue avec son fils. Je suis rentrée à la maison et j'ai pleuré, je ne pouvais pas m'arrêter. Une chose me rassurait, mon fil n'avait sûrement pas compris qu'on parlait de lui.»

Pourquoi la mère du garçonnet a-t-elle dit de telles choses? Il y a beaucoup d'ignorance, d'inattention, pas forcément de la méchanceté. Cependant, même des paroles issues de l'ignorance peuvent blesser.

Soutenir les proches aidants, les proches aidés, cela peut prendre des dizaines de formes! Avant tout, cela requiert d'ouvrir son cœur, de faire preuve d'empathie, d'accepter la différence et de faire attention aux besoins de ceux qui nous entourent. Soutenir les proches aidants, c'est avant tout les écouter, leur offrir un échange qui rend la vie plus légère. Christian Bobin a écrit: «Le jour où nous consentons à un peu de bonté est un jour que la mort ne pourra plus arracher du calendrier.»

À vous, amis lecteurs, et à tous les proches aidants, je souhaite une très belle semaine!

